

# Les ânes d'Ouchy : [1ère partie]

Autor(en): **Dumur, Benjamin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 22

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211328>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

## LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

Nous devons à l'obligeance de la famille du regretté Benjamin Dumur, et particulièrement à l'intérêt que veut bien porter au *Conteur* M. le colonel Dumur, le privilège de pouvoir reproduire la charmante nouvelle que voici, publiée il y a bien des années dans le journal de la Société de Zofingue « L'année zofingienne ». Le fascicule qui contient les « Anes d'Ouchy » est presque introuvable aujourd'hui. Nous devons à l'obligeance d'un ami, secondée par le hasard, d'avoir pu nous en procurer un exemplaire.

I

La bise sifflait le long des toits. Ah ! qu'il faisait froid ! Les grands peupliers, vers la douane, en se choquant l'un contre l'autre, rendaient des gémissements plaintifs, mais on ne pouvait les voir tant la nuit était noire. A peine distinguait-on la grosse tour carrée. Sur le lac, la rafale devait être terrible. Heureusement, à cette heure, personne n'était exposé à sa fureur ; en effet, dans la soirée, plusieurs barques s'étaient réfugiées dans le port, et les bateliers, comptant sur leurs ancres, dormaient sous le pont. Dans le village aussi tout reposait, et si le bruit d'une tuile tombant sur le pavé avait interrompu les ronflements de la grosse mère Suson, la bonne dame s'était contentée d'effectuer une demi-rotation sur le flanc gauche ; elle avait tiré sur son nez camard la couverture à bords rouges, et, avec un soupir de parfait bien-être, elle s'était rendormie.

La bise sifflait le long des toits.

Personne donc ne veillait à Ouchy. Je me trompe. Tout à coup, une lueur assez vive vint éclairer mystérieusement les longues feuilles jaunies d'un des platanes qui sont au pied de la tour, puis, se projetant sur le vieux mur de celle-ci, y dessina en silhouette les châssis d'une fenêtre. La lumière venait de cette chétive maison qui avoisine l'hôtel du Port. Evidemment quelqu'un venait d'allumer la chandelle, là au second étage. En effet, bientôt après, la vieille porte d'entrée grinça sur ses gonds. Une figure indécise apparut sur le seuil, franchit d'un saut les deux marches de molasse, prit sa course le long des bâtiments, enfla à droite la rue qui conduit à Lausanne, puis s'arrêta au bout de quelques pas. Non, ce n'était point un revenant, car il se fût montré moins sensible aux atteintes du froid, il n'eût pas ainsi frissonné : brrr... d'ailleurs, il aurait eu autre chose à faire qu'à troubler le repos des bonnes gens : drelin, drelin, drelin... et et puis il se serait moins pressé : drelin... din, din, din. La petite clochette s'en donnait à cœur joie sous le toit, tout près du contrevent.

— Eh ! dis donc, Samuel, on sonne ; Samuel ! Samuel !

C'est ainsi que la mère Suson cherchait à réveiller son mari.

— Quoi ?

— On sonne.

— Je vais voir.

— Déjà Samuel avait sauté bas sur le plancher et ouvert la fenêtre. Il se pencha en avant pour chercher à voir dans la rue, mais il faisait trop sombre.

— Qui est là ? cria-t-il.

— C'est moi, répondit une petite voix flûtée que le froid faisait trembler.

— Qui, moi ?

— Jenny Perrin. Je viens chercher votre femme. Dites-lui qu'elle se dépêche. Madame Bernard a pris mal, et je suis seule avec elle.

La mère Suson qui, de son lit, avait tout entendu, fut bientôt debout ; elle s'habilla en grande hâte, croisa son châle de tricot sur sa poitrine, alluma sa lanterne, et descendit aussi promptement que le lui permettait sa corpulence.

— Comment ! en simple mantelet de nuit ? dit-elle, lorsqu'après avoir ouvert la porte, elle eut distingué la petite personne rondelette qui attendait dans la rue. Ce n'est pas sage, ma mignonne, les maladies sont vite là ; mais je comprends, tu n'as guère eu le temps de faire toilette ; dépêchons-nous.

Là-dessus Suson se mit à trotter juste assez fort pour faire osciller de droite et de gauche ses grosses joues pendantes. Bientôt la lumière se répandit plus vive sur les feuilles du platane, et les châssis de la fenêtre se dessinèrent distinctement sur le mur de la tour, envahissant aussi le toit du corps-de-garde. La mère Suson, un peu asthmatique, avec beaucoup de peine sans doute, avait gravi la roide rampe de bois ; hors d'haleine, elle était entrée dans la chambre, petite, bien pauvrement meublée, mais propre ; elle avait déposé sa lanterne sur la table de sapin. — La mère Simon était depuis trente ans la sage-femme d'Ouchy.

L'horloge de la Forêt-Noire, suspendue à la muraille, vers le pied du lit, faisait entendre son tic-tac monotone. Les quarts d'heure s'écoulaient lentement. Minuit sonna. L'aurore n'avait pas encore paru cependant qu'un nouveau mortel était entré dans ce monde, et vraisemblablement il en présentait la misère. Le petit garçon savait déjà pleurer.

— Pauvre enfant ! murmura Suson, en le soulevant dans ses bras ; puis, se tournant vers sa compagne : regarde-donc, comme il est chétif.

Jenny, la petite rondelette, hochait la tête.

— Ce petit-là ne peut pas vivre, dit-elle ; puis, au bout d'un moment, elle ajouta : Peut-être est-ce bien heureux.

Et Jenny Perrin parlait très bas, car la mère ne devait pas entendre. Pourquoi tant de précautions ? Cette mère connaissait son malheur. Ne se souvenait-elle pas que trois mois auparavant, elle avait fermé les yeux de son époux et l'avait couché dans son cercueil ? Louis Bernard, le jeune régent d'Ouchy, reposait près de l'église à l'ombre d'un saule pleureur ; un autre habitait la jolie maison d'école ; les meubles étaient vendus, même la grande bergère où l'on s'asseyait le soir au coin du feu. Que ferait une veuve sans ressources de ce fils posthume ? avec quoi l'habiller, avec quoi le nourrir ? Oui, évidemment, la mort, pour lui, serait un bienfait. Cependant, aux cris du nouveau-né, la jeune mère avait ouvert les yeux. Elle s'était redressée, et s'efforçait de tendre les bras. Suson lui remit l'enfant : elle le prit, l'attira près d'elle, et le serra sur son cœur. Oh ! si vous aviez vu alors quel regard tendre et passionné elle abaissa sur lui ; si vous aviez vu ce sourire, oui vraiment, un sourire de bonheur ! Pauvre femme ! Elle ne remuait pas les lèvres, mais il était facile de comprendre ; c'était l'amour maternel qui parlait : — Tu es frêle, disait-il, petit, laid, maladif, peut-être ; eh bien, je t'en aimerai mille fois d'avantage. Tu n'as plus de père, tu es pauvre ; n'aie crainte, je travaillerai pour toi. Si le monde te repousse, je serai là pour te consoler. Et la jeune mère, pâle et souffrante, pressait l'enfant sur son cœur. — Qui ne se fût attendu à un pareil spectacle ? Suson essayait une larme avec le coin de son tablier, et Jenny, d'ordinaire si riieuse, avait un air tout drôle. Mille idées diverses traversaient son esprit. Elle songeait à Perrin, le pilote de l'*Aigle*, à la promesse faite par lui quelques jours auparavant : que sais-je ? Mais le jour allait bientôt poindre. La mère Suson, déjà un peu vieille pour supporter de trop longues fatigues, déclara qu'elle allait se recoucher ; sa présence n'était pas nécessaire, puisque Jenny consentait à veiller encore. D'ailleurs, tout irait au mieux. — Ah ! si le docteur s'était mêlé de quelque chose, je n'en dirais pas autant, ajouta-t-elle en prenant sa lanterne. Bon Dieu ! l'enfant serait déjà en pièces, et l'on n'aurait pas de repos que la mère n'eût trépassé. Voistu, ma mignonne, il faut des femmes pour soigner les malades ; les hommes n'y connaissent rien, n'ayant pas de légèreté dans les doigts et encore moins de douceur ; et puis, si savants qu'ils se prétendent, je sais bien qui pourrait leur en remontrer.

Suson disait cela en hochant la tête d'un air capable. Certes, elle se souvenait de l'examen brillant qu'elle avait fait devant le conseil de santé. C'était elle qui saignait le mieux ! Mais la bonne dame, avec une charmante naïveté, semblait oublier tout à fait que trente ans s'étaient écoulés depuis cette époque ; elle ne songeait plus à son souffle court, à la pesanteur de sa marche, à la gaucherie de ses mouvements. Suson, d'ordinaire la meilleure pâte du monde, ne se contenait plus sur certains sujets. Parfois même, elle se laissait aller aux gros mots. C'est ce qu'elle fit ce jour-là. Comme elle avait la main sur le loquet de la porte, elle se retourna tout

d'une pièce et s'écria en ramenant ses poings sur ses hanches :

— Les médecins, ma chère, sont des assassins, des coquins, des gredins... et des voleurs, ajouta-t-elle, en ne trouvant plus de mots pour continuer la rime.

Suson sortit ; la fatigue avait disparu et, une fois dans son lit, elle se retourna longtemps dans tous les sens, sans pouvoir s'endormir. Il lui semblait toujours voir devant elle, sur le duvet ou sous l'oreiller, un chirurgien, armé du forceps, en train de lui enlever ses pratiques ; or, jugez si le spectacle était fait pour la tranquilliser ! Cependant la nature est plus forte que la haine. Peu à peu, les ronflements recommencèrent, mais irréguliers et interrompus de temps à autre par des paroles incohérentes. Vers les cinq heures, l'agitation de Suson parut être à son comble. La pauvre dame râlait comme étouffée par un poids invisible. Enfin, faisant un effort énergique : Des requins ! s'écria-t-elle, du ton de quelqu'un qu'on étrangle... Ce mot la soulagea, il complétait la liste des mots formant rime.

Dès que Mme Bernard fut sur pied, elle se demanda comment elle allait gagner sa vie et celle de son chéri petit garçon. Elle fut bientôt décidée : les étrangers étaient nombreux soit à Ouchy, soit à Lausanne, elle laverait et repasserait leur linge. Mme Bernard communiqua son projet à Jenny Perrin, qui le trouva excellent. La bonne fille, pourtant orpheline et vivant de son travail, n'eut pas même la pensée qu'elle allait peut-être avoir une concurrence dans son métier de blanchisseuse. Elle avait bien autre chose à faire. Lorsque Mme Bernard, après avoir enseveli son époux et quitté la maison d'école, était venue se réfugier au second étage dans une chambre blanchie à plâtre, à côté du petit appartement qu'occupait Jenny Perrin, celle-ci, touchée de la triste position de sa nouvelle voisine, s'était empressée de lui faire bon accueil et de l'aider dans son déménagement. Hélas ! les quelques meubles avaient bientôt été en place. Mais, plus tard, Jenny, comme nous l'avons vu, dut soigner la jeune veuve. Elle le fit en toute simplicité, sans orgueil, répétant seulement dans son cœur qu'il faut s'entraider ici-bas. Après avoir travaillé le jour, elle veillait toute la nuit près de sa malade et il ne fallait pas que celle-ci manquât de rien. Cette vie de fatigues non interrompues ne dura pas trop longtemps. Mme Bernard put donc songer à mettre à profit sa force et sa jeunesse ; mais Jenny ne crut pas encore avoir accompli sa tâche. Elle procura des pratiques à sa voisine, elle l'encouragea par de bonnes paroles et chercha à la distraire de ses récents malheurs. Pour cela, elle venait passer le reste de ses soirées chez Mme Bernard, une fois la journée finie, et, tandis que le fer à repasser de cette dernière allait son train, Jenny caquetait, cousait son trousseau, ou songeait au pilote de l'*Aigle*.

(A suivre.)

« Un Hiver sous les Armes 1914-1915 ». — Album illustré d'environ 200 photographies. Textes originaux. Bassin-Clottu, éditeur, Neuchâtel. Prix : Fr. 4.—

Noblesse oblige. La maison Bassin-Clottu, qui avait déjà offert au public romand un merveilleux album de notre mobilisation en 1914, récidive aujourd'hui par une publication supérieure encore à la première. Dans cet album, commenté par des textes agréables et suggestifs, le lecteur voit défiler, en deux cents photographies, dont plusieurs sont de vrais petits chefs-d'œuvre, le mémorable hiver que la Suisse vient de passer sous les armes. Manœuvres de montagne, installations militaires dans les cabanes du Club Alpin, explosions de mines dans un paysage de neige, patrouille de skieurs militaires dans le Jura, excursions dangereuses, tout cela a laissé un durable souvenir, fixé pour la postérité, dans cet album dont la richesse est vraiment admirable.

Il débute par une préface du colonel-divisionnaire de Loys, où chaque mot porte, langage de chef, de soldat et de patriote.

Les deux volumes réunis formeront le plus beau et le plus durable souvenir de notre mobilisation. Nous en recommandons vivement l'achat à nos lecteurs.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT  
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C<sup>e</sup>.

Julien MONNET, éditeur responsable.